

YOANN ENGUEHARD

UN INSTANT
D'ÉTERNITÉ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539894

Dépôt légal : septembre 2026

Chapitre 1

À l'aube

La sonnerie stridente du réveil me tira d'un sommeil tout aussi profond que la nuit fut courte. J'avais l'impression d'avoir fermé l'œil quelques instants seulement, regrettant de ne pas m'être couché plus tôt.

Les détails de mon cauchemar interrompu semblaient déjà bien lointains car, sans pouvoir en dépeindre même le thème, ils me laissaient néanmoins une sensation fort désagréable à l'esprit et une inquiétude, voire une angoisse, indescriptible, dans tout mon être. À mesure que je forçais ma mémoire, l'horrible songe s'éloignait toujours plus, dans une course effrénée et fugace, vers l'oubli absolu.

Me résignant à cette fuite inexorable, ma main chercha le bouton d'arrêt du radio-réveil, à tâtons, en effleurant sur son passage, la portion de la couette qui me couvrait le visage, puis sur le rebord du chevet, pour mettre un terme à ce vacarme infernal, et je parvins enfin à l'atteindre, au prix de plusieurs tentatives.

J'ouvris un œil, puis l'autre. L'affichage digital indiquait 7 h 30. Enfin, c'est ce que j'en déduisis, puisqu'il manquait un trait vertical depuis des années, celui des heures. Cela m'exaspérait chaque matin et pourtant, je ne voulais pas me résoudre à le changer car, bien qu'il ne fût qu'un vulgaire appareil bon marché, acheté au début des années 2000, alors que j'étais au lycée, il faisait partie de ces objets, pourtant sans valeur vénale, auxquels l'on accorde de l'importance.

C'était une heure bien trop matinale à mon goût, si bien que je refermai les yeux. Clémentine était visiblement déjà prête à partir. Elle faisait les cent pas dans la chambre et dans

la maison, comme à son habitude, message subliminal pour me faire comprendre que je tardais trop à me lever.

J'entendais le bruit de ses chaussures à talon frapper le sol de manière saccadée, d'abord sur le parquet de la chambre, puis sur les marches de l'escalier menant au rez-de-chaussée, en les faisant craquer. Elle montait, descendait, remontait puis descendait à nouveau.

Bien qu'elle ne prononçât pas un mot, son agacement était bien perceptible. On lisait sur son visage comme dans un livre ouvert. Elle entretenait, chaque matin, cette manie tempêteuse et sonore, multipliant les allers-retours entre la salle de bain, la chambre, et les autres pièces de la maison, manière subtile mais efficace de me presser et de m'inviter à me préparer.

Elle avait toujours été matinale, alors que je préférais l'ivresse et le calme du crépuscule. Le soir, tandis qu'elle s'endormait dans mes bras, emmitouflée comme un cadeau de Noël, je me plaisais à veiller durant de longues soirées tardives.

L'instant où tout s'endort, et où la journée parvient à son terme, constituait un moment unique, par l'apaisement tardif de la marche du monde, que nous servait l'obscurité. Alors qu'il suscitait pour d'aucuns des craintes ou des angoisses, il était pour moi synonyme de sérénité.

Nombreux sont ceux qui voient leurs frayeurs exacerbées par la nuit. Elle m'ouvrait le champ des possibles et même de l'inaccessible, à la lecture d'un roman, qui me tenait en haleine, ou de l'écoute d'un peu de musique.

Au gré de ces rêveries bucoliques, je contemplais le visage de Clémentine, qui semblait avoir acquis la quiétude diurne, dans le sommeil. Lorsque la fatigue me gagnait à mon tour, j'essayais de la prendre dans mes bras, pour la porter jusqu'à notre lit. Elle ne se réveillait que très rarement, car profondément endormie, et j'appréciais particulièrement ce moment où je la conduisais dans notre chambre.

Évidemment, mes veillées vespérales ne me conféraient aucune vigueur aux prémices de l'aurore. Je savourais le crépuscule, autant que je détestais l'aube. L'un était synonyme de

sérénité, le second d'angoisse. Je profitais de chaque instant du premier, tandis que je redoutais le moment où viendrait le second. Le lever de soleil me paraissant incroyablement lent, tandis que son coucher me semblait trop fuyant et éphémère. Il suffit de prendre le temps de regarder le disque solaire décliner à l'horizon pour mesurer tant sa disparition est véloce et perceptible. Si on l'observe attentivement, on assiste à son extinction inexorable, à vue d'œil.

Cette frayeur inéluctable et indomptable m'envahissait à chaque fois que je me résignais enfin à aller me coucher. Je voulais prolonger sans cesse davantage le crépuscule, avec la vaine illusion de pouvoir arrêter le temps et empêcher l'irrésistible passage à la nuit et au jour suivant.

En me redressant sur le bord du lit conjugal, je portais les mains sur mes yeux encore fermés par intermittence, en fourbissant frénétiquement mes cils, geste mécanique quotidien que l'on fait sans même y porter la moindre attention.

Lorsque je parvins enfin à supporter la lumière pénétrante de l'abat-jour de la chambre, j'aperçus Clémentine, assise à ma gauche, à l'extrémité du lit. Elle se leva, avec une vigueur que je lui enviais tellement dans ces moments-là. Elle avait déjà revêtu un pantalon de jean serré, mettant en valeur cette belle féminité que je lui avais toujours connue. Elle portait un soutien-gorge blanc, dont la fine dentelle ajoutait de l'exquis à ce tableau délicieux, qu'elle agrafa en passant une seule main dans son dos, avec cette agilité, chez la gent féminine, qui avait toujours forcé mon respect. D'une seule main, et en passant son bras dans le dos, elle faisait montre d'une dextérité que nous n'aurions jamais, nous les hommes, avec nos deux mains et en faisant face aux bretelles d'un soutien-gorge.

Elle attrapa un chemisier également blanc, son préféré, en cachemire, et l'enfila d'une traite, en prenant ses longs cheveux sous sa nuque, pour en libérer l'extrémité. Je me surprénais encore à savourer l'image de cet ange insoupçonné lorsqu'elle vint interrompre ma rêverie matinale.

— Dépêche-toi, Mathieu, dit-elle, tu vas encore être en retard.

— Mon rendez-vous de 8 h 30 est annulé, j'ai le temps.

— Eh bien profite-en pour faire un peu de ménage, la maison est sens dessus dessous, répondit-elle, en mettant une paire de boucles d'oreille, tout en se regardant dans le miroir.

Elle revêtit son imperméable rose, que je lui avais offert pour son dernier anniversaire. Je n'avais qu'un seul regret : ne plus voir sa peau douce et blanche. Je devrais attendre le soir, qu'elle se blottisse à nouveau au creux de mes bras, pour apercevoir cette candeur juvénile et féminine à la fois.

Elle descendit l'escalier à toute allure, comme si elle était en retard, alors qu'elle ne l'était jamais. Elle s'arrangeait toujours pour partir très en avance. Elle ne supportait pas le manque de ponctualité. Avec moi, elle avait dû s'accommoder, même si je reconnais volontiers qu'elle était presque parvenue à bout de ma propension chronique au retard.

Je l'entendis saisir la clef de la porte d'entrée, l'insérer et la faire tourner dans la serrure, avec un bruit sourd qui me rappela que je devais mettre un peu de graisse dans ce vieux barillet.

Dans un élan de courage matinal, bien inhabituel, mais à vrai dire contraint, je la rejoignis au rez-de-chaussée, mes pieds nus collant sur le parquet à chacun de mes pas, puis sur les marches grinçantes de l'escalier.

Alors qu'elle passait déjà le pas de porte, je me précipitai vers elle :

— Tu n'allais tout de même pas partir sans me faire le bisou du matin ? lui dis-je en m'approchant d'elle.

Hésitant un instant, elle me sourit avec bienveillance puis posa ses lèvres sur les miennes.

— Tu n'as pas oublié qu'on va au cinéma ce soir ? me demanda-t-elle, la séance est à 20 h 30.

— Oui, mais c'est à mon tour de choisir le film.

— Tu sais bien qu'il y a la dernière comédie qui vient de sortir et que j'ai envie de la voir. C'est l'adaptation du roman que j'ai lu d'une traite l'été dernier, et que j'ai adoré. Les critiques sont excellentes.

— D'accord. Mais la prochaine fois, c'est moi qui choisirai le film.

— On verra... À ce soir.

Je ne pouvais décidément rien lui refuser. Elle avait ce don inné et indescriptible, mais irrésistible, pour me faire plier. Je crois qu'avec le temps, je m'étais résigné à mener cette bataille, car j'en connaissais d'avance l'issue. Les protestations n'y changeaient rien, sa victoire était à chaque fois éclatante, incontestable.

Elle attrapa son sac, posé sur le petit meuble blanc patiné du couloir d'entrée, et partit en laissant la porte claquer derrière elle.

Comme chaque matin, Clémentine partait la première, et comme chaque matin, je mesurais la chance que j'avais de partager ma vie avec cette femme formidable, qui me convenait et comblait mes attentes.

Avant de la rencontrer, je croyais mon cœur desséché comme un vieux raisin oublié depuis des mois au fond d'un placard. Depuis notre rencontre, j'appréciais l'amplitude et la sincérité de mes sentiments pour elle.

Je gravis l'escalier pour retourner dans notre chambre, et me laissai tomber sur le lit, en soupirant. À cet instant, je ne soupçonnais pas l'imminence et la difficulté des événements qui allaient se produire.

Nous étions à la fin du mois de juin et je plaçais aux assises dans quelques jours. Il me restait encore de nombreux points du dossier à reprendre avant l'audience. Je devais aller voir mon client à la maison d'arrêt, prendre le temps de préparer le procès avec lui, de revoir tous les détails, et de poser à nouveau toutes les questions sur lesquelles il était susceptible d'être interrogé.

Des pensées matinales bien oppressantes. Encore une journée qui s'annonçait longue. Je me relevai avec vivacité et filai directement sous la douche, rien de tel pour se réveiller.

En me servant une tasse de café chaud, je découvris un morceau de papier posé sur la table, sur lequel Clémentine avait juste écrit ces mots :

« À tout à l'heure, mon amour, je t'aime. »

Quinze minutes plus tard, je franchis à mon tour la porte de la maison et montai dans ma voiture. De la caféine, une douche bien chaude : ce n'était qu'à cet instant que je me sentais totalement opérationnel pour une longue et dure journée de labeur.

Sur le trajet que j'empruntais quotidiennement, ce n'étaient encore et toujours que des embouteillages, sans doute le prix à payer pour avoir la chance de vivre dans une petite maison, un peu à l'écart de la ville et de son tumulte.

La pluie se mit à tomber abondamment, et de la condensation se forma presque aussitôt sur le pare-brise. Le problème, en Normandie, est que lorsqu'il commence à pleuvoir, on ne sait jamais combien de temps cela va durer. On avait déjà vu des mois de juin pluvieux, et celui-là allait sans doute figurer dans les records de la météorologie.

Bloqué dans une file de voitures qui paraissait déjà interminable, j'allumai la radio. Je reconnus la voix de Clémentine. Bien sûr, tout perdu que j'étais depuis ce matin dans mon brouillard, j'avais oublié qu'elle était invitée pour faire la promotion de son premier livre, raison pour laquelle elle était autant pressée. Elle venait tout juste de le publier. J'étais si fier d'elle, elle avait enfin réalisé son rêve, qu'elle nourrissait depuis des mois, et même des années, et elle se donnait les moyens de le réaliser, avec une application méticuleuse, à faire pâlir.

Rares étaient les personnes qui la prenaient au sérieux et qui lui apportaient leur soutien. Certains avaient de la peine à cacher leur défiance et leur méfiance. On comprenait, aux questions inquisitrices des autres, qu'ils n'osaient lui révéler le fond de leur pensée dubitative. Je me souvenais même de cette amie qui lui avait un jour demandé, au détour d'une confidence que Clémentine lui avait faite quant à son envie de se lancer dans l'écriture, si elle avait tout de même l'intention d'envisager de conserver son vrai métier de professeure de lettres.

Ses parents, certes plus subtilement, lui avaient tout de même fait comprendre qu'ils ne s'étaient pas sacrifiés pour que leur fille unique gâche les brillantes études qu'ils lui

avaient financées, au prix de leur dur labeur et de tous les renoncements qu'ils avaient consentis à cette fin.

Sa mère avait ponctué cette charmante discussion, au cours d'un repas dominical pris chez eux, en lui faisant promettre d'embrasser définitivement la profession d'enseignante, et d'oublier cette envie d'écrire.

Son père n'avait pas caché que si Clémentine devait prendre ce qu'il avait nommé, avec dédain, « un autre chemin », comprenez si elle souhaitait devenir écrivain, alors il ne fallait pas compter sur lui pour l'aider dans cette folle entreprise. Sa fille avait toujours voulu enseigner, et il n'admettrait pas qu'elle change de voie.

Les parents de Clémentine rêvaient que leur fille exerce un « vrai » métier et qu'elle épouse quelqu'un d'honnête : elle leur avait avoué qu'elle voulait être écrivain et leur avait présenté un futur avocat, si bien que leur saltimbanque de fille aimait quelqu'un qui allait exercer la profession la plus malhonnête qui soit à leurs yeux, insupportable provocation de leur progéniture.

Clémentine et moi étions alors encore étudiants, et nous ne disposions clairement pas des moyens de nos idées. Alors, nous avons dû nous résigner à suivre les voies dans lesquelles nous étions respectivement diplômés : elle, le professorat, et quant à moi l'avocature.

Ce métier me fascinait depuis ma plus tendre enfance. Des réminiscences d'injustices vécues ou vues durant ma jeunesse, et la volonté, née de ce qu'on nommerait aujourd'hui, sans équivoque, du harcèlement scolaire que j'avais subi, de défendre ceux qu'on montrait du doigt.

Aussi, j'avais mené à leur terme les études que mes parents s'étaient également évertués à me financer et je les avais ponctuées par l'obtention du certificat d'aptitude à la profession d'avocat.

Clémentine, pour sa part, avait toujours aimé la littérature, obtenant l'agrégation de lettres. Après avoir enseigné le français pendant quelque temps, sans y trouver de réel intérêt, elle avait commencé par coucher quelques mots sur le papier.

Plusieurs fois, je l'avais surprise en train d'écrire sur les pages d'un petit carnet, acheté par ses soins, exprès pour la circonstance. Dans un premier temps, elle avait soigneusement évité les questions que je lui avais posées, évoquant systématiquement un autre sujet, pour éluder la genèse du livre qu'elle avait entrepris de rédiger.

Puis, au fil du temps, et sans doute aussi de l'avancement de son œuvre, Clémentine avait commencé à se confier à moi, concernant ce projet bien mystérieux. À mesure des soirées passées à écrire, elle s'était hasardée à me demander mon avis sur telle ou telle tournure de phrase, me lisant des extraits, pour obtenir mon veto.

Je prenais un certain plaisir à l'écouter relire ces bribes scripturales, balbutiements prometteurs d'un roman qui suscitait déjà ma curiosité. Mon attention et ma présence indéfectibles semblaient lui faire gagner en assurance.

Je me passionnais pour cette formidable entreprise. J'attendais toute la journée que vienne le soir et le moment où, à l'issue de notre dîner en tête à tête, elle s'installerait dans le canapé du salon et entreprendrait de me livrer le fruit de son travail de la journée.

Durant toutes ces semaines et ces mois d'écriture, j'avais pris l'habitude de l'écouter lire les quelques pages qu'elle avait sans doute mis des heures à rédiger, entre deux cours et correction de copies. Non pas que je nourrissais la moindre prétention à croire que je constituais la source de son inspiration.

Néanmoins, j'avais la faiblesse de penser que je pouvais apporter ma modeste pierre à cet édifice en construction. J'avais assisté à la naissance de cette entreprise créatrice, et à la confiance qu'elle avait apportée à Clémentine.

Elle avait finalement achevé son premier livre, et j'avais mesuré dans son regard la satisfaction, mais exempte de toute prétention. Cette joie pure de l'assouvissement de son envie d'écrire, tout aussi candide que déterminée, m'avait touché au plus profond de moi. Elle avait charmé mon âme, enchanté mon être et séduit mon intellect, plus encore que jamais auparavant.

Les critiques de son livre étaient déjà très enthousiastes. Les gens ne connaissaient pas les coulisses de son travail d'écriture. J'en savais certains secrets.

Elle qui fut autrefois si pudique dans l'expression de ses sentiments, se retrouvait hissée sur le devant de la scène, à laquelle elle n'était pas accoutumée mais dont je ne doutais pas qu'elle réussirait à la dompter.

La vie était douce avec Clémentine, la chance nous souriait, j'avais mon propre cabinet d'avocat depuis sept ans maintenant, et les affaires allaient bon train. Nous venions d'acheter notre maison et Clémentine semblait heureuse.

Cela allait bientôt faire dix ans que nous nous étions rencontrés et que nous filions le parfait amour. Clémentine était une femme indépendante et proche de moi à la fois. Elle aimait le cinéma, la musique, la littérature bien sûr. Une de ces personnes qui savaient se contenter de peu et s'émerveiller des petits plaisirs de la vie. Elle disait toujours ce qu'elle pensait. Tout cela m'avait plu dès le premier instant.

Nous passions des soirées entières à parler du dernier roman qu'elle avait lu ou de celui que je venais de terminer. Nous avions établi ce rituel dès le début de notre relation, depuis que j'avais passé une soirée à lui parler de la Peste de Camus, mon roman préféré. Je me souvenais qu'elle m'avait écouté avec intérêt.

Ce matin-là, en écoutant son interview à la radio, j'étais sous le charme de sa douce voix féminine et réconfortante. Elle apaisait mes angoisses et, en toute circonstance, Clémentine savait prodiguer des conseils judicieux et avisés.

À la radio, lorsque la journaliste lui demanda si elle avait une idée de sujet pour son prochain roman, Clémentine resta évasive et laissa planer le doute, en répondant qu'elle avait bien une idée mais qu'elle méritait d'être mûrie.

Si l'on traduisait son propos, on pouvait penser qu'elle en connaissait déjà la trame, et qu'il ne restait plus qu'à le rédiger. Nous passerions à nouveau des soirées à réfléchir sur sa prose quotidienne. Elle me dirait encore qu'elle n'était pas satisfaite, et je la rassurerais avec bienveillance sur la qualité de son travail.